PETIT GUIDE CONVIVIALISTE POUR IMAGINER LA TRANSITION VERS LE MONDE DE DEMAIN

Association Conviviabule

Ce guide a été rédigé à l'occasion du 25e Conviviabule, sur mandat de l'Association Conviviabule, par Alexandre Da Costa, diplômé en sciences sociales, avec comme objectif de créer un outil pratique et accessible, à l'attention des personnes et associations qui veulent agir en faveur d'une transition écologique et solidaire. L'objectif était également de souligner les convergences tout en tissant des liens avec les thèmes du convivialisme. Le contenu du texte ne reflète pas toujours les vues personnelles de l'auteur. Son travail a consisté en une analyse croisée et basée sur (1) l'écoute intégrale des vingt-trois Conviviabules, (2) la lecture de sources (toutes citées dans le présent document) fournies par les invité·es des Conviviabules ou par les membres du comité de l'Association Conviviabule, (3) des discussions et échanges avec ces mêmes membres, et (4) quelques ressources suggérées par l'auteur lui-même.

Publié à Neuchâtel, Suisse, en novembre 2023

Association Conviviabule
Edmond-de-Reynier 3
2000 Neuchâtel
info@conviviabule.ch
www.conviviabule.ch

SOMMAIRE

1. Introduction 5

2. Convivialisme et imagination au centre d'une révolution collective 9

3. Changer de société : des transitions en forme de ruptures 17

4. Habiter le monde de demain : pour des nouvelles formes de vivre-ensemble 25

5. Des pratiques citoyennes engageantes 33

6. La transformation intérieure comme forme de transition 45

7. Conclusions 53

Bulle à outils

Notre guide est parsemé de « bulles à outils », ressources pratiques pour les personnes, groupes ou collectifs engagés dans une forme de transition, soit-elle personnelle, sociale, économique ou écologique.

1. INTRODUCTION

Le monde de demain n'a, a priori, rien de réjouissant. Les conséquences des changements climatiques annoncés et étudiés depuis plusieurs dizaines d'années – et pour lesquelles la responsabilité de l'être humain n'est plus à démontrer – semblent même arriver plus tôt que prévu. À cela s'ajoute l'instabilité géopolitique, économique et sociale qui fragilise encore plus l'avenir de nos sociétés. Si l'intention de ce texte n'est pas de revenir une énième fois sur les maux de notre modernité, une question en découle tout de même : **à quoi ressemblera le monde de demain ?** À un *Monde d'après*, comme le suggèrent les nombreux blockbusters américains ou d'autres référents culturels, et qui nous peignent un avenir « post-apocalyptique » ? Ou alors à un monde hyper-connecté où des technologies aussi avancées qu'intrusives seront la seule réponse disponible pour repousser l'écroulement de nos environnements et de nos sociétés ?

À rebours de ces scénarios fatalistes, ce petit guide fait le pari que ce ne sera ni l'un, ni l'autre. Après tout, si rien n'est écrit à l'avance, alors tout reste à faire. À l'heure où les politiques globales accumulent les échecs pour négocier des accords climatiques comme des accords de paix, la balle semble plus que jamais dans le camp des « 99% »[1]. En d'autres termes, il

1 En référence au slogan politique « Nous sommes les 99% » qui dénonce l'extrême inégalité de partage des richesses autant que la concentration des leviers de pouvoir aux mains d'une minorité d'élites. Il fut notamment le slogan du mouvement Occupy Wall Street.

est de notre responsabilité de citoyens et citoyennes de proposer des alternatives au monde néolibéral et hégémonique d'aujourd'hui. La question qui vient dès lors naturellement à l'esprit se résumerait en un seul mot : « Comment ? ». En effet, comment modifier la trajectoire autodestructrice de l'humanité, comment éviter le crash ?

Si ce texte n'a évidemment aucune prétention à donner des réponses préfabriquées, il porte néanmoins **l'ambition de partager le plus d'alternatives possibles.** Pour cela, un peu de ressources théoriques et surtout beaucoup d'exemples concrets et réels ont été mobilisés. Avec pour boussole théorique le « convivialisme », nouvelle philosophie politique et sociale qui cherche à réunifier l'humanité à travers des principes communs, et avec pour exemples et pistes de travail les 25 premières interventions du Conviviabule[2]. Grâce à cette double mise en perspective, nous proposons ici une sorte de « guide », à la fois outil et accompagnement pour toutes et tous, citoyenne et citoyen désirant participer à la matérialisation des changements que nous attendons et souhaitons. En somme, ces Conviviabules ont réuni des profils et parcours très différents mais mus par la même volonté d'engager dès aujourd'hui la ou les transitions nécessaires pour vivre dans un monde de demain plus « convivialiste ». Ce texte tente donc à la fois de restituer ces récits et d'en tirer des outils pratiques, que chacune et chacun pourra librement mobiliser.

[2] Pour être honnêtes, 23 des Conviviabules ont été analysés. Le 24e, « Et si on créait un lieu de santé communautaire et durable ? » avec Johanna Sommer a eu lieu pendant le travail d'analyse. Le 25e a été célébrée par une rencontre participative et conviviale.

DU MONDE CONVIVIALISTE ET DE SES POSSIBILITÉS D'IMAGINATION

« Le Conviviabule, la petite bulle conviviale pour fomenter un avenir meilleur » : C'est la brève phrase d'introduction entendue au début de chacun des enregistrements des Conviviabules, accessibles en ligne[3]. Et si l'Association Conviviabule a officiellement vu le jour il y a quelques mois, cela fait en réalité depuis l'automne 2020 que ses membres donnent régulièrement la parole à des acteur·ices dont les engagements, idées ou productions nourrissent les perspectives et réflexions en faveur d'un meilleur vivre-ensemble et pour un monde de demain plus écologique, solidaire et juste. Basée à Neuchâtel et **hébergée à *La coopérative d'en face*, l'*Association Conviviabule* porte les ambitions suivantes** :

Face au sentiment d'impuissance généré par l'ampleur des crises complexes actuelles, à l'inaction et au manque de coordination et de convergence des alternatives, nous proposons :

- *des espaces afin de réunir des publics divers, confronter les idées, éveiller les imaginaires et faire émerger de l'intelligence collective*
- *de rendre visible, renforcer le pouvoir d'agir et les liens entre acteurs/trices de la transition sociale et écologique de la région*
- *d'initier, de soutenir ou de participer à des actions concrètes*

afin de contribuer à la construction d'un monde désirable, solidaire, coopératif et résilient, respectueux du vivant humain et non-humain.

3 https://conviviabule.ch/podcast/

Le terme « Conviviabule » dévoile d'ailleurs **l'une des deux inspirations principales du projet, à savoir celle du *convivialisme*, nouvelle philosophie politique** initiée par le sociologue Alain Caillé et qui dessine les chemins possibles vers un monde *post-néolibéral*. Si un premier manifeste a vu le jour en 2013, c'est bien le *Second manifeste convivialiste* (Actes Sud, 2020), qui fait office de boussole pour les personnes, associations et collectifs se reconnaissant dans cette quête d'un monde plus convivialiste.

Quant à **la deuxième source d'inspiration des Conviviabules, elle nous vient du Royaume-Uni et du « Pouvoir de l'imagination » promu par Rob Hopkins,** auteur, enseignant en permaculture et initiateur du mouvement international des villes en transition. Chaque titre des Conviviabules, qui prend la forme d'une question commençant par « Et si… », est par ailleurs une référence directe au dernier livre de Rob Hopkins, intitulé (dans sa version française) : *From What is to What if : Et si… on libérait notre imagination pour créer le futur que nous voulons ?.* L'auteur insiste sur l'importance et le besoin de créer des futurs désirables pour lutter contre l'impuissance et le contexte anxiogène de notre époque. Il était d'ailleurs l'invité de l'un des premiers Conviviabules.

REPRÉSENTER LES TRANSITIONS ET LEURS DIFFÉRENTES DIMENSIONS

Nous avons choisi pour fil rouge de notre analyse le modèle « AQAL » du théoricien Ken Wilber[4]. Concrètement, il s'agit d'une **représentation en quatre dimensions, ou *quadrants,* des formes matérielles et spirituelles d'existence dans le réel.** Chaque dimension est en fait le croisement d'un axe *intérieur* ou *extérieur* avec un axe *individuel* ou *collectif*, ce qui reproduit au final une division plutôt classique des représentations subjectives et objectives du réel :

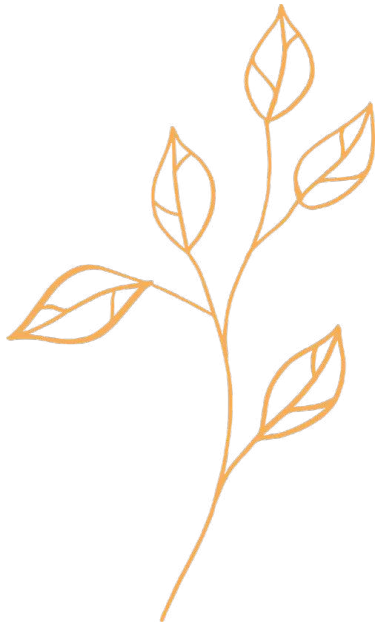
- quadrant **individuel-intérieur** : le « je », ou la représentation subjective de la réalité en tant que personne (émotions, ressentis, volonté personnelle, actions, etc.) ;
- quadrant **individuel-extérieur** : le « cela/il/ça », ou la représentation objective de la réalité en tant que personne (comportements, faits observés) ;
- quadrant **collectif-intérieur** : le « nous », ou la représentation subjective de la réalité en tant que collectif (la « culture » d'un groupe) ;
- quadrant **collectif-extérieur** : le « ceux-là, eux, tout cela », ou la représentation objective de la réalité en tant que collectif (la « société »).

Ce modèle de représentation des connaissances nous a paru intéressant pour, d'une part, situer les transitions proposées par les différentes personnes ayant participé aux

4 Le livre probablement le plus connu de Ken Wilber et traduit en français : Une théorie de tout: Une vision intégrale pour les affaires, la politique, la science et la spiritualité (Almora, 2014). Voir également les pages Wikipédia consacrées à l'auteur et à la « théorie intégrale » à partir desquelles sont tirées le résumé qui suit.

Conviviabules, et, d'autre part, fournir au lecteur ou à la lectrice sa propre « boussole » avec laquelle se situer elle-même, son groupe, ses actions ou ses réflexions. Il va de soi que l'usage et l'interprétation de ces outils ne sont pas figées et qu'il est libre à chacun·e d'en faire sa propre interprétation.

2. CONVIVIALISME ET IMAGINATION AU CENTRE D'UNE RÉVOLUTION COLLECTIVE



Nous avons brièvement abordé dans l'introduction les deux influences majeures des Conviviabules, à savoir le convivialisme et le pouvoir de l'imagination. Ces deux sources mériteraient que l'on s'y attarde plus longuement, ne serait-ce que pour poser les premières bases de ce guide.

CONVIVIALISME, CINQ PRINCIPES ET UN IMPÉRATIF

C'est pourquoi nous avons choisi de commencer notre analyse par les trois Conviviabules qui ont abordé ces deux notions. Ainsi, **Fabrice Plomb**[5] et **François Gauthier**[6], tous deux sociologues à l'Université de Fribourg, sont venus nous parler de convivialisme et du manifeste qui le matérialise, tandis que Rob Hopkins lui-même[7] a participé (en ligne) à un Conviviabule pour nous en dire plus sur le pouvoir de l'imagination et ses possibilités d'action.

---

5 « Et si on se mettait d'accord sur une nouvelle philosophie politique ? », Conviviabule #1.

6 « Et si on mettait en place un monde convivialiste ? », Conviviabule #12.

7 « Et si on s'appuyait sur le pouvoir de l'imagination ? », Conviviabule #4.

Le convivialisme est la « philosophie de l'art de vivre ensemble » et prône un monde où l'on peut « s'opposer sans se massacrer » et « prendre soin de la nature et des humains »[8]. Présentée sous la forme d'une « nouvelle philosophie politique », sa traduction en un premier *Manifeste convivialiste* (2013) a été initiée par le sociologue Alain Caillé, également co-fondateur du MAUSS (Mouvement Anti-Utilitariste dans les Sciences Sociales), connu notamment pour sa revue interdisciplinaire du même nom et publiée depuis les années 1980. Le premier manifeste a été suivi quelques années plus tard par la rédaction d'un *Second manifeste convivialiste*, revu, augmenté et surtout plus « international » (près de 300 cosignataires des quatre coins du monde et traduit en plusieurs langues). Ses auteur·ices y prônent le besoin urgent d'une alternative au néolibéralisme, cette doctrine économique et politique qui soumet l'organisation humaine aux logiques du marché, et qui a notamment supplanté tous les autres grands « -ismes » (libéralisme, communisme, anarchisme et socialisme). Pour surpasser ces grandes idéologies, il fallait **établir un consensus « minimal » sur quelques principes de base, dans lesquels le plus grand nombre possible de personnes pourraient se reconnaître**. Car comme le rappellent les cosignataires,« le convivialisme n'est pas une nouvelle doctrine qui viendrait se surajouter aux autres en prétendant les annuler ou les dépasser radicalement ». Plutôt, il s'agit de « retenir ce qu'il y a de plus précieux dans chacune des sagesses dont nous sommes les héritiers » (p. 41).

Avec pour sous-titre *Pour un monde post-néolibéral*, le livre ambitionne de dessiner plus en profondeur les contours de « cet autre monde possible ». Mais ça ressemblerait à quoi, concrètement, cet autre monde ? **«** Un monde post néolibéral,

8 Site du convivialisme : https://convivialisme.org/.

c'est un monde dans lequel la logique de marché ou la pensée marchande n'est pas le passage obligé pour légitimer une autre façon, plus conviviale, de vivre » nous expliquait François Gauthier, cosignataire du manifeste et également membre du MAUSS. Comme l'expliquait Fabrice Plomb lors du tout premier Conviviabule, ce dont nous avons besoin est d'un « point d'ancrage philosophique à toutes les actions qui existent déjà », dans le but de donner à celles-ci « un peu plus d'ampleur, de force et de puissance ». Ainsi les auteur·ices du manifeste ont défini les cinq principes qui sont à la base du convivialisme :[9]

> *(I)* ***Principe de commune naturalité*** *: Les humains ne vivent pas en extériorité par rapport à une Nature dont ils devraient se rendre « maîtres et possesseurs ». Comme tous les êtres vivants, ils en font partie et sont en interdépendance avec elle. Ils ont la responsabilité d'en prendre soin. À ne pas la respecter, c'est leur survie éthique et physique qu'ils mettent en péril.*
>
> *(II)* ***Principe de commune humanité*** *: Par-delà les différences de couleur de peau, de nationalité, de langue, de culture, de religion ou de richesse, de sexe ou d'orientation sexuelle, il n'y a qu'une seule humanité, qui doit être respectée en la personne de chacun de ses membres.*
>
> *(III)* ***Principe de commune socialité*** *: Les êtres humains sont des êtres sociaux pour qui la plus grande richesse est la richesse des rapports concrets qu'ils entretiennent entre eux dans le cadre d'associations, de sociétés ou de communautés de taille et de nature variable.*
>
> *(IV)* ***Principe de légitime individuation*** *: Dans le respect de ces trois premiers principes, la politique légitime est celle qui permet à chacun de développer au mieux son individualité singulière en développant ses capacités, sa puissance d'être et d'agir, sans nuire à celle des autres, dans la perspective d'une égale liberté. À la différence de l'individualisme qui*

9 Les définitions qui suivent sont retranscrites telles que présentées dans le livre aux pages 43-45.

débouche sur le chacun pour soi et la lutte de tous contre tous, le principe d'individuation ne reconnaît de la valeur qu'aux individus qui affirment leur singularité dans le respect de leur interdépendance avec les autres et avec la nature.

(V) ***Principe d'opposition créatrice*** *: Parce que chacun a vocation à manifester son individualité singulière, il est normal que les humains s'opposent. Mais il ne leur est légitime de le faire qu'aussi longtemps que cela ne met pas en danger le cadre de commune humanité, de commune socialité et de commune naturalité qui rend la rivalité féconde et non-destructrice. La politique bonne est donc celle qui permet aux êtres humains de se différencier en mettant la rivalité au service du bien commun. La même chose est vraie de l'éthique.*

Enfin, dans le soin de préserver ces cinq principes d'une récupération ou réinterprétation qui conduirait à une démarche destructrice ou simplement individualiste, les auteur·ices ont souhaité ajouté un « impératif », chapeautant et traversant les principes précités. Il s'agit de l'impératif de « maîtrise de l'hubris », qu'iels définissent comme suit :

> *La condition première pour que rivalité et émulation servent au bien commun est* ***de faire en sorte qu'elles échappent au désir de toute-puissance, à la démesure, à l'hubris (et a fortiori à la pléonexie, au désir de posséder toujours plus).*** *Elles deviennent alors rivalité pour mieux coopérer. Dit autrement, s'il s'agit d'exceller, à la mesure de ses moyens, dans la satisfaction des besoins des autres, de leur donner le plus et le mieux possible. Voilà qui est bien différent du désir de l'emporter à tout prix en prenant aux autres ce qui leur revient. Ce principe de maîtrise de l'hubris est en réalité un méta-principe, le principe des principes. Il imprègne tous les autres et doit leur servir de régulateur et de garde-fou.*

Comme le soulignait Fabrice Plomb lors de sa présentation, cet impératif vise à combattre une tendance à la « démesure » (*l'hubris*) de l'être humain (et qui se traduit par la corruption, les guerres, l'individualisme, la quête de pouvoir, etc.). Cette

démesure amènerait par conséquent à une « sorte de myopie sociale » : c'est dès que l'on ne regarde plus que par le prisme de son désir et confort individuel que l'on oublie le collectif, ce qui crée alors « d'autres souffrances et inégalités ». Dans sa dernière partie, le second mpose la question du monde post-néolibéral que nous souhaitons. Il propose un ensemble de mesures qui participeraient à la constitution d'une société plus juste, écologiquement responsable, démarchandisée et mesurée. Les Conviviabules tentent, à leur échelle et à leur façon, de mettre en avant des propositions qui rejoignent cet idéal. Ces propositions peuvent parfois s'éloigner de celles du manifeste, tout comme elles peuvent se superposer. C'est avant tout de « l'esprit » convivialiste que s'inspirent ces Conviviabules.

« LE POUVOIR DE L'IMAGINATION » : ET SI... ON LIBÉRAIT NOTRE IMAGINATION POUR CRÉER CE FUTUR PLUS CONVIVIAL ?

La deuxième source d'inspiration des Conviviabules tient d'un homme au parcours atypique : **Rob Hopkins**. Il est principalement connu pour avoir été à l'initiative du « Mouvement des villes en transition » qu'il a débuté dans sa ville de Totnes, au Royaume-Uni, mouvement qui est désormais revendiqué dans des dizaines d'autres villes à travers le monde. Mais ce qui rend son discours et ses actions particulièrement inspirantes réside dans sa certitude que l'humanité retrouvera le bon chemin en réactivant son imagination.

En effet, il est selon lui primordial de faire appel à l'outil le plus puissant du cerveau humain pour aborder les questions liées à

l'urgence climatique. À cet égard, il mobilise volontiers la métaphore d'une humanité qui se retrouverait au sommet d'une montagne qu'elle a peur de redescendre en raison de l'avenir peu radieux qui l'attend. Avenir qu'elle a pourtant elle-même grandement contribué à façonner. C'est donc dans cette perspective qu'il est impératif de « raconter les histoires qui nous attendent quand nous descendrons dans la vallée obscure de l'avenir », nous disait Rob Hopkins lors de son intervention. En d'autres termes, nous avons besoin d'une « révolution imaginative ». Mais comment passer de l'imaginaire au concret ?

Son focus sur les villes en transition donne une première réponse : pour lui, l'imaginaire nécessite de l'espace pour se concrétiser. Il prend pour exemple les initiatives de quartiers en pleine ville qui ferment volontairement leurs routes à la circulation et aux voitures. Même temporairement, la rapidité et l'originalité avec lesquelles les résidents locaux se réapproprient ces grands espaces soudainement devenus libres matérialisent la force et la portée de l'imagination collective. Car ce sont dans ces endroits et durant ces moments que l'on peut montrer à toutes et à tous « la possibilité d'un autre monde ». Comme il le résumait parfaitement lors de son intervention[10] :

« LORSQU'ON DONNE AUX GENS UN AVANT-GOÛT D'UN AVENIR DÉSIRABLE, ÇA CHANGE LEUR PERCEPTION DES POSSIBILITÉS ».

Enfin, Rob Hopkins souligne l'importance de la narration. Il encourage ainsi chacun et chacune à poser des questions en commençant par « Et si… ». Car dans la question se trouve généralement déjà la vision d'un futur différent. **Ce « Et si… », qui amène une « convocation de l'avenir »**, comme aime le répéter Rob Hopkins, constitue à cet égard une inspirante réponse au fameux « Il n'y a pas d'alternative » de Margareth Thatcher et du monde néolibéral dont elle fut l'une des figures de proue. **Grâce aux « Et si… », il peut y avoir une multiplicité d'alternatives.** Et c'est également en ce sens que les Conviviables ont été pensés : participer à la profusion d'alternatives qui nourrissent les possibilités d'un monde post-néolibéral.

[10] *« Et si on s'appuyait sur le pouvoir de l'imagination ? », Conviviabule #4.*

Bulle à outils #1

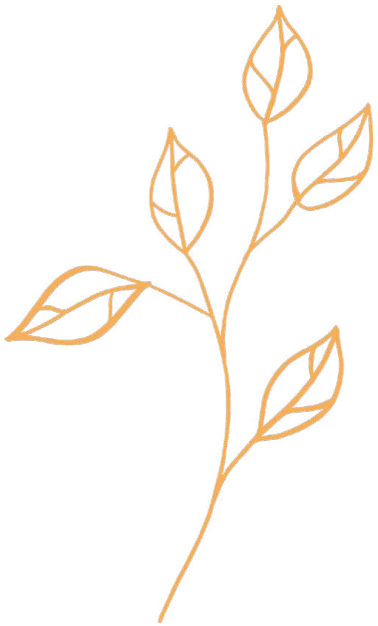
✓ **La transition dans laquelle je m'engage à titre personnel ou collectif soutient-elle des principes convivialistes ?**

✓ **Se sert-elle du pouvoir collectif de l'imagination pour mieux la concrétiser ?**

Les principes du **convivialisme** abordent plusieurs aspects de la transition (nature, culture, société, émancipation individuelle, etc.).

Le **pouvoir de l'imagination** invite à la créativité, à oser proposer une ou plusieurs idées sans avoir à se soucier immédiatement de leur matérialisation directe, ce qui les rend paradoxalement en partie déjà concrètes.

3. CHANGER DE SOCIÉTÉ : DES TRANSITIONS EN FORME DE RUPTURES



Pour présenter la suite des Conviviabules, nous allons reprendre le modèle des quatre quadrants présenté en introduction. Cette boussole nous permet de structurer les interventions par dimension mais également par « niveau » : nous partirons ainsi du plus « global » pour aller jusqu'au plus individuel, intime. Ce découpage est évidemment subjectif et plusieurs de ces interventions pourraient être placées à différents niveaux. Encore une fois, nous invitons la lectrice ou le lecteur à s'en faire sa propre interprétation.

Commençons donc par le « global » (**le quadrant collectif-extérieur**) : ici nous revenons brièvement sur les Conviviabules qui ont présenté des initiatives ou visions du monde qui repensent la société dans son ensemble ou qui remettent une partie de ses fondamentaux en question. Leur analyse croisée nous permettra ensuite de proposer de nouvelles pistes pragmatiques, toujours sous forme de boîte à outils, et ainsi de suite à mesure que nous « descendrons » vers les récits plus individuels et intérieurs.

REVISITER LA DÉMOCRATIE ...

Et quoi de plus à propos que de commencer par le thème de la démocratie pour discuter de changements sociétaux ? C'est en effet ce dont est venu nous parler **Steven Tamburini**

pour « AG!SSONS »[11], collectif basé dans le canton de Vaud et lancé il y a moins de deux ans. « On se conçoit comme un mouvement citoyen, c'est-à-dire qui veut incarner les intérêts du peuple de manière large ». Voulant représenter la part de la population qui se sent impuissante face au verrouillage du système politique en place, les membres d'AG!SSONS ont pour intention de renverser l'usage des initiatives populaires afin d'engager les transitions politiques nécessaires à un monde post-néolibéral. Il est vrai que ces dernières décennies les initiatives et référendums ont surtout servi le statu quo, voire l'ont renforcé (lois anti-immigration, report de l'âge de la retraite, échec des mesures écologiques contraignantes, etc.).

Et leur stratégie paraît aussi simple qu'efficace : lancer des « vagues d'initiatives populaires ».

« ON VEUT SIMPLEMENT HACKER LE SYSTÈME »

raconte Steven avec un léger sourire. Il est en effet convaincu qu'avec de l'imagination stratégique des failles politiques peuvent être exploitées pour renverser le rapport de force avec le bloc politique au pouvoir. Preuve en est, la première des quatre initiatives proposées exige l'extension des droits politiques aux résidentes et résidents étrangers du canton de Vaud. À cet égard, il s'agit d'une proposition de rupture forte d'avec la « tradition » politique vaudoise (ce sujet ayant déjà été refusé à deux reprises par les Vaudois et Vaudoises par le passé). « On est dans une démocratie exclusive » résume Steven, qui rappelle que dans la plupart des autres pays « démocratiques », les conditions d'accès aux droits politiques ne sont pas autant restrictifs. C'est d'ailleurs la seule des quatre initiatives d'AG!SSONS qui a récolté assez de signatures dans les rues vaudoises, il y aura donc une votation

11 « Et si on démocratisait la démocratie ? », Conviviabule #17.

cantonale sur le sujet. On le voit avec ce premier exemple, **la transition démocratique que veut amener AG!SSONS prend aussi des formes de rupture – avec le modèle politique actuel, mais aussi avec les pratiques jusqu'ici réservées aux grands partis.** Aujourd'hui, les citoyens et citoyennes ont la possibilité de reprendre une partie de leurs pouvoirs démocratiques.

... ET L'ECONOMIE

Le deuxième axe qui propose des changements « systémiques » concerne cette fois-ci l'économie. **Léonie Lalive** et **Grégoire Mottet**[12]**, activistes du groupe *System Change* de la Grève du Climat,** sont venus présenter avec humilité et sérieux l'état des recherches et pistes actuelles sur les modèles économiques alternatifs. Sur la base de leur travail long de plusieurs mois, iels ont par exemple partagé le rêve pas si utopique d'**une société où les grandes décisions et directions économiques seraient prises par ses citoyennes et citoyens plutôt que par des actionnaires.** Un système où les employé·es pourraient « co-diriger » l'entreprise dans laquelle iels travaillent. Des modèles comme celui du revenu de base inconditionnel ou celui du service universel ont également été présentés et discutés.

Un autre Conviviabule avait justement pour thème spécifique le RBI (revenu de base inconditionnel). **Kalina Anguelova** et **Oswald Sigg**[13], **membres du comité RBI** à l'origine de la deuxième initiative suisse (après celle de 2016) sont revenu·es sur cette expérience qui s'est soldée par un nouvel échec (la

12 « Et si on mettait en place un système vraiment écologique ? », Conviviabule #15.

13 « Et si on changeait de monde avec le revenu de base inconditionnel ? », Conviviabule #16.

récolte de signatures, organisée tant bien que mal pendant la période du Covid-19, n'a pas pu aboutir dans les délais).

Cette fois-ci moins orientée sur l'aspect financier du projet, cette deuxième initiative a surtout insisté sur la potentialité émancipatrice qu'apporterait un tel virage sociétal. Dans ce nouveau paradigme, la norme du rapport au travail ne serait plus celle de l'emploi contraignant et à plein temps, structuré par des rapports de force asymétriques entre employé·es et employeurs. Au contraire, la force du RBI tient dans sa proposition d'un monde où les individus choisissent ce qu'iels veulent faire sans avoir à craindre des périodes sans salaire (fin de droits, études, formations).

« Pour pouvoir travailler, il faut tout d'abord de l'argent, pas l'inverse » nous résumait Oswald Sigg, ancien vice-chancelier de la Confédération et également l'un des visages de la première initiative en 2016. Surtout, en assurant un montant théorique de 2500 francs par mois à chaque adulte en Suisse (le seuil de pauvreté pour une personne seule se situant à environ 2300 francs), les initiant·es soulignent les nombreux aspects positifs qu'une telle sécurité apporterait à ses bénéficiaires, études à l'appui. Entre autres : une meilleure autogestion de l'emploi et de l'entreprenariat ; des effets bénéfiques sur la santé ; un temps retrouvé pour des activités et besoins qui ont été phagocytés par le modèle capitaliste, comme dévouer plus de temps aux proches et à sa famille. Bref, s'engager dans des associations, loisirs et autres formations sans avoir à « sacrifier » son salaire.

Par ailleurs, Kalina Anguelova et Oswald Sigg ont su habilement désamorcer les nombreux a priori (qu'on pourrait qualifier d'obstacles à l'imagination) sur le risque d'oisiveté et de paresse d'une société vivant avec un revenu inconditionnel. Au final, iels ont décrit **le RBI comme une sorte de nouveau**

contrat social, un changement de paradigme proposé en remplacement d'un capitalisme inadapté aux défis de l'humanité et devenu trop coûteux dans tous les sens du terme. Des propos qui font par ailleurs écho à la volonté des auteur·ices du second manifeste convivialiste d'un « New Deal » écologique et solidaire[14].

Dans un autre registre, **Sophie Swaton**[15] est venue présenter son projet de revenu de transition écologique (RTE). À travers la fondation Zoein, qu'elle a co-créée, Sophie Swaton a développé un modèle qui repense la financiarisation des métiers de demain. En quelques mots, le RTE cherche à « accélérer » la transition écologique. Grâce à une sorte de « pot commun » qui prendrait la forme d'une coopérative de transition écologique, la création de revenus conditionnels permettrait d'accompagner ou de réinsérer des personnes dont le travail ou la formation n'est plus compatible avec le maintien des limites planétaires. Toutefois, et bien que véhiculant un réel enthousiasme en Suisse romande[16], le RTE est, de l'aveu de Sophie Swaton et ses collègues, un outil complexe. Le rôle des entreprises qui pourraient en quelque sorte « investir » dans ces coopératives (à côté de subventions publiques redirigées dans ce même pot), paraît encore opaque, et maintient la suspicion d'opportunités de « greenwashing »[17] pour certaines d'entre elles (là où le RBI opte par exemple pour une « micro-taxation » des transactions

14 On peut d'ailleurs citer le livre de la journaliste canadienne Naomi Klein spécifiquement dédié à l'idée d'un « New Deal » : Plan B pour la planète : Le New Deal vert (Babel, 2019).

15 « Et si on instaurait un revenu de transition écologique à Neuchâtel ? », Conviviabule #18.

16 https://blogs.letemps.ch/philippe-le-be/2022/08/08/comment-le-revenu-de-transition-ecologique-simplante-en-suisse/

17 Sur la notion de greenwashing, voir par exemple l'ouvrage collectif du groupe de chercheur·euse·s de l'« Atécopol » : Greenwashing : manuel pour dépolluer le débat public (Seuil, 2022).

financières pour financer son revenu). Les mêmes interrogations peuvent être posées à propos de la dimension socio-professionnelle du projet : une note revendicative[18] d'un groupe de chômeurs et chômeuses syndiquées en France dénonce à cet égard l'hypocrisie et le fort accent néolibéral du projet « Territoires zéro chômeurs de longue durée », projet avec lequel la fondation Zoein s'est associée en France pour implanter les premiers RTE. Une vision où le chômage est perçu comme à la fois un coût et un manque à gagner plutôt que comme la conséquence d'un système-marché créant et reproduisant de fortes inégalités sociétales devrait interroger toute personne avertie. Tant que ces quelques zones d'ombre n'auront pas été levées, un enthousiasme mesuré nous paraît plus sage.

18 https://chomeurs-precaires-cgt.fr/territoire-zero-chomeurs/note-revendicative-territoires-zero-chomeur-longue-duree-tzcld/.

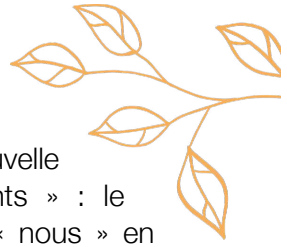
Bulle à outils #2

✓Le modèle de transition que je soutiens implique-t-il une forme de rupture avec le statu quo (néolibéral) ?

✓ Ce modèle privilégie-t-il des acquis qui profitent au plus grand nombre (principes minimaux communs) ou reproduit-il au contraire des pratiques néolibérales (greenwashing, privatisation des richesses, marchandisation des aides sociales, restriction des droits politiques, etc.) ?

La transition vers un monde post-néolibéral, si elle n'est pas encadrée par certains principes fondamentalement sociaux et solidaires, court le risque d'être littéralement investie par les responsables actuels de l'écroulement de nos environnements.

4. HABITER LE MONDE DE DEMAIN : POUR DES NOUVELLES FORMES DE VIVRE-ENSEMBLE



Dans la partie qui suit, nous explorons une nouvelle dimension du modèle des quatre « quadrants » : le **niveau collectif-intérieur**, soit la forme du « nous » en tant qu'entité collective.

HABITER DE MANIERE COOPERATIVE

Nous abordons ici les propositions alternatives de *vivre-ensemble* des expériences de vie partagées à des niveaux plus locaux. **Virginie Fasel Lauzon**[19], en tant qu'habitante de ***La coopérative d'en face***, est revenue sur l'historique et son cheminement tout au long de ces dernières années. Sa description et son ressenti de cette aventure humaine témoigne combien il est à la fois précieux et possible de vivre avec des principes convivialistes – on pense particulièrement à ceux de *commune socialité, de légitime individuation et d'opposition créatrice*. La création et la gestion d'un potager collectif respectant la biodiversité, la participation à la vie local du quartier, ou encore, justement, l'organisation de Conviviabules où des personnes extérieures à la coopérative peuvent venir partager des parcours et visions du monde alternatives : toutes ces démarches peuvent être perçues dans un esprit – voire une politique – convivialiste, bien qu'il

19 « Et si on construisait nos logements autrement ? », Conviviabule #5.

appartient à chaque habitant et habitante de la coopérative d'y donner à titre individuel le sens qu'il ou elle souhaite.

Ce Conviviabule recevait également en seconde partie **Gilbert Woern, architecte** et directeur du bureau (123architekten gmb) qui a dessiné les plans du bâtiment de *La coopérative d'en face*. À cette occasion, il a partagé ses connaissances sur l'histoire des logements coopératifs en Suisse, notamment à Zürich et Bienne, où ce dispositif a été particulièrement important le siècle dernier, avant de revenir sur le contexte et l'histoire plus récente de *La coopérative d'en face*, nous permettant d'ainsi mieux comprendre et saisir l'importance de ces modes de vie collectifs, particulièrement face aux spéculations des acteurs privés sur le marché de l'immobilier.

L'ENTRAIDE FACE A L'EFFONDREMENT ?

Voilà qui nous amène à penser encore un peu plus le monde de demain. Rien de tel qu'un retour à l'imaginaire et à la fiction avec **l'autrice Antoinette Rychner**[20]. Fascinée par la littérature sur l'effondrement et les récits survivalistes, elle a publié *Après le monde* (Harper Collins, 2020). Ce qui l'intéresse tout particulièrement dans la réflexion sur ce « monde d'après » réside notamment dans la possibilité de pouvoir faire table rase de notre système actuel et d'y reconstruire à la place une société plus juste et équitable. Mais cette tabula rasa s'intéresse d'abord et surtout aux structures nocives à l'humanité et à l'environnement. Car selon elle, il est impératif de conserver les réussites du passé, comme les acquis et droits sociaux pour lesquels beaucoup se sont battus, approche qui fait d'ailleurs écho à la philosophie du

20 « Et si l'entraide pouvait nous permettre d'envisager l'effondrement d'un monde ? », Conviviabule #2.

convivialisme et sa volonté de réunir les acquis positifs des grands paradigmes politiques et économiques du siècle passé.

Antoinette Rychner nous a partagé ses nombreuses recherches et réflexions qui l'ont accompagnée tout au long du processus d'écriture. Elle nous raconte par exemple comment le livre de Pablo Servigne et Raphaël Stevens sur l'effondrement du monde[21] l'a bouleversée : c'est qu'il matérialisait, avec des données très précises, des intuitions qu'elle avait personnellement ressenties auparavant.

La question qui se pose avec acuité : **pourrait-on vivre de manière convivialiste dans un monde qui s'est déjà effondré ?** Antoinette Rychner y répond à sa manière, notamment à travers le thème de l'entraide. Elle explique avoir trouvé dans ses recherches littéraires une prédominance du prisme survivaliste dans les romans et essais qui se situent dans un monde dit « post-apocalyptique ». Dans ces représentations, l'entraide est quasi absente et la compétition dicte les règles. Cependant, l'autrice a également remarqué que la survie de ces survivalistes passait souvent par une abondance matérielle (armes, abri, réserves alimentaires, dispositifs de défense et de surveillance, etc.). Une observation qui l'amène à la conclusion que, sans tout cet arsenal du survivant solitaire (qui apparaît d'ailleurs plutôt comme un fantasme réactionnaire), l'entraide serait probablement le moyen le plus naturel de survivre. On peut donc supposer qu'une approche survivaliste d'un monde d'après est de nature à réduire l'imagination (et de réduire la vie à une donnée binaire : « c'est lui ou moi »). A l'inverse, **l'entraide semble plutôt inviter à imaginer une infinité de façons de s'aider et de vivre-ensemble.** Cette interaction

21 Comment tout peut s'effondrer (Seuil, 2015).

entre don et contre-don est par ailleurs constitutive du projet convivialiste, notamment à travers les recherches d'Alain Caillé[22]. Une forme de survivre-ensemble qui a toute sa place dans les alternatives à la société concurrentielle promue et maintenue par les politiques néolibérales.

DES ZONES À DÉFENDRE

À l'opposé de la fiction, quelques « irréductibles militant·es » ont fait preuve d'un inspirant courage pour défendre la colline du Mormont, située dans le canton de Vaud. C'est ici qu'a pris place, la toute première ZAD (Zone à défendre) de Suisse. En effet, pendant près de six mois, des militant·es venu·es de Suisse et d'ailleurs ont occupé ce bout de nature convoité par le géant du ciment Holcim. Ces quelques mois de résistance et de vivre-ensemble spontanés ont été suivis et observés par **la photographe lausannoise Nora Rupp**[23]. Alors qu'elle s'y était initialement rendue pour un simple reportage-photo, elle raconte s'être rapidement sentie happée par cette force collective d'abord difficile à approcher. En « passeuse de mondes »[24], son travail sur la ZAD s'est avéré autant artistique qu'ethnographique grâce à une série de photographies prises tout au long de l'occupation de la colline. En partant de son point de vue de photographe, elle nous raconte avec pudeur et humilité comment elle a d'abord été « rejetée » par des ZADistes qui souhaitaient avant tout protéger leur identité. Elle décrit par ailleurs l'échec de ce premier contact comme un déclic, avec l'envie de comprendre ce qui se passait là-bas.

22 L'anthropologie du don (La Découverte, 2000).

23 « Et si on s'inspirait des expériences ZADistes ? », Conviviabule #13.

24 Nora Rupp a partagé l'anecdote que c'est avec ce terme plutôt poétique qu'un spectateur d'une de ses présentations l'avait décrite.

Attirée par ce lieu et animée par le sentiment qu'il fallait contribuer à laisser une trace matérielle de la première ZAD en Suisse, elle y est retournée plusieurs fois par semaine et a pris son mal en patience – en immortalisant par exemple les différentes constructions, ce qui lui a permis de saisir l'évolution étape par étape d'un véritable « village » – et a fini par créer et nouer ce précieux lien de confiance réciproque avec les résident·es. Avec son regard bienveillant, elle dit avoir aussi vu

« DES PERSONNES SE CONSTRUIRE AVEC LE MONDE QU'ELLES ÉTAIENT EN TRAIN DE CONSTRUIRE ».

Elle a été témoin de quelque chose de « puissant mais également difficile », notamment en raison des conditions météorologiques souvent capricieuses. C'est ce qu'elle a décrit comme « une dureté joyeuse ». L'expérience de la ZAD de la colline du Mormont fait écho de manière puissante aux cinq principes érigés par le manifeste convivialiste.[25]

Dans un autre registre, deux autres Conviviabules résonnent avec les propositions alternatives de modes de vie collectifs à petite échelle. Il s'agit respectivement de la présentation de **Ginger Rossel**[26], et de celle de **Céline Érard**[27]. Ces deux interventions ont eu le mérite de discuter de deux concepts importants, à savoir la **gouvernance partagée** et **l'intelligence collective**. Toutefois, leur introduction et

25 Par ailleurs, la dimension personnelle et émancipatrice qu'évoque Nora Rupp durant son expérience zadiste aurait tout aussi pu nous amener à retranscrire sa présentation dans le quadrant qui part du point de vue individuel et intimiste.

26 « Et si on décidait collectivement autrement ? », Conviviabule #11.

27 « Et si on écoutait notre cœur pour créer de l'intelligence collective ? », Conviviabule #14.

discussion nous ont paru dans ce contexte trop rattachées à une représentation entrepreneuriale des rapports de travail, même si elles prônent avec sincérité un meilleur bien-être des individus. Dans la même veine que le revenu de transition écologique, ce qu'il semble manquer avant tout est une redistribution des cartes vis-à-vis des relations de pouvoir. Des pistes qui restent donc à creuser, car ces principes de base ont sans aucun doute leur place dans des discussions sur la constitution d'un monde convivialiste.

Bulle à outils #3

✓**En tant que collectif, mon groupe promeut-il des formes de gouvernance et d'organisation plus justes, dignes et solidaires ?**

✓ **Sa raison d'être participe-t-elle à la mise en place d'un meilleur vivre ensemble** ?

Il est possible de mobiliser quelques « garde-fous » vis-à-vis de certaines pratiques, comme la reproduction d'une division sexuée et hiérarchisée du travail, l'exploitation de ressources naturelles à des fins lucratives ou accumulatrices, ou toutes sortes de politiques restreignant l'expression et l'émancipation individuelles. La solidarité et l'entraide ne prennent vraiment forme et sens que dans la mesure où elles conscientisent et combattent ce genre d'injustices ou d'inégalités aujourd'hui normalisées.

5. DES PRATIQUES CITOYENNES ENGAGEANTES

Nous nous situons à présent dans la **dimension individuelle-extérieure.** Le point commun entre les interventions qui suivent se situe à la fois dans la position et dans les actions de leurs protagonistes. En effet, il s'agit principalement de scientifiques, artistes ou médecins qui, bien qu'installé·es et reconnu·es dans leur domaine respectif, ont pourtant décidé de remettre en question le statu quo de leur champ d'activité. **Un peu « lanceurs d'alerte » malgré elles et eux, ce dépassement de fonction les a par ailleurs amené·es à se présenter d'abord comme des citoyen·nes voulant contribuer au bien-être de leurs semblables.**

DES SCIENTIFIQUES QUI LANCENT L'ALERTE

Alex Aebi porte une triple casquette de **chercheur, apiculteur** et **citoyen engagé**. Professeur aux instituts de biologie et d'ethnologie de l'Université de Neuchâtel, il est venu raconter son parcours pour le moins mouvementé depuis la publication il y a quelques années d'un article dans la très prestigieuse revue *Science*[28]. Dans celle-ci, ses collègues et lui partagent les résultats inquiétants de leur étude qui montre qu'au moins 75% des miels du monde sont contaminés aux néonicotinoïdes, un pesticide de synthèse utilisé dans l'agriculture. Alex Aebi raconte comment ce fut un moment charnière pour lui, car « d'un coup le chercheur a un truc à

28 https://www.science.org/doi/10.1126/science.aan3684.

dire »[29], et le microscope se transforme bon gré mal gré en microphone. Depuis, il a dû faire face à des réalités et des obstacles qu'il n'avait jusqu'alors pas ou peu connues, comme « s'improviser » spécialiste en communication, car « l'université ne forme pas les chercheurs à parler aux médias et au public ». Il a par ailleurs été « accusé » d'être un activiste plutôt qu'un scientifique. Il s'est également frotté aux murs de la politique et des lobbys en voulant défendre et promouvoir l'initiative « Pour une Suisse libre de pesticides de synthèse ». Et **c'est finalement à travers sa posture d'apiculteur engagé pour le bien-être des abeilles qu'il a peut-être trouvé le plus de sens et de leviers d'actions**. Il a désormais un petit espace autour de ses ruches dans le canton de Neuchâtel où il peut montrer son travail à toutes personnes intéressées, ce qui correspond pour lui à « une autre politique des petits pas ». Un de ses prochains rêves est d'ailleurs de pouvoir créer des « petits Conviviabules apicoles ».

Toujours dans le registre de la protection de l'environnement, **Anne-Laure Maire** et **Marion Jaussi**[30], **biologistes** à l'Université de Neuchâtel, sont venues parler de leurs recherches engagées et citoyennes sur la pollution aux microplastiques, un sujet encore trop peu connu du grand public. Bien que spécialisées dans des domaines différents, la thématique de la pollution aux plastiques les avait déjà marquées lorsqu'elles organisaient des projections de documentaires « écolos » pour les étudiant·es. Elles portaient à cet égard déjà une réflexion et un regard critiques sur l'importante consommation de plastiques. Et c'est notamment en observant que la patinoire artificielle de Neuchâtel

[29]« Et si on osait agir en réseau pour rendre la vie possible ? », Conviviabule #7.

30 « Et si on réduisait la pollution aux microplastiques ? », Conviviabule #23.

(présentée comme « écologique ») rejetait à sa base de tout petits morceaux de plastique qui finissaient ensuite leur course dans le lac, qu'elles ont décidé de se mobiliser.

C'est donc de cet espace public qu'est partie leur investigation pour tenter de « tracer » le chemin parcouru par ces milliers de microparticules, avant de rapidement arriver à une malheureuse conclusion : les microplastiques sont déjà partout. Que ce soit à travers la décomposition des emballages, mais aussi dans les vêtements, les produits cosmétiques, sur les chantiers de construction, ou encore sur les pelouses synthétiques. Il ne fait aucun doute, le constat est aussi alarmant que déprimant. Toutefois, Marion Jaussi et Anne-Laure Maire ont décidé d'investir la même énergie à recenser quelles sont les solutions possibles, envisagées et discutées actuellement. Alors que l'ONU travaille sur un traité « global » sur le plastique, la Suisse fait partie d'une coalition de 50 pays se décrivant comme ayant une « haute ambition » vis-à-vis de la pollution plastique qu'ils souhaitent éradiquer d'ici 2040. Au niveau européen, un nouveau projet visant à réglementer l'ajout intentionnel de plastiques dans les cosmétiques est en cours de préparation. Enfin, il existe de nombreuses actions et pétitions lancées par des associations et ONG comme ZeroWaste, OceanCare, WWF et Greenpeace. Le collectif le plus orienté vers cette lutte spécifique est probablement la Plastic Soup Foundation, qui milite pour mettre fin à l'accumulation de plastique dans le monde. **Il ne fait aucun doute qu'un monde convivialiste contiendra moins voire plus du tout de plastiques.**

UN MÉDECIN QUI CHERCHE LE SENS

Sans transition, on se tourne vers un autre « lanceur d'alerte », mais dans le domaine de la santé cette fois-ci. En partant d'un

constat implacable sur l'épuisement actuel du système de santé dans sa globalité, **le médecin Christopher Richard**[31] est venu nous proposer d'imaginer ensemble de nouveaux paradigmes de la santé, plus durables et sociaux[32]. En effet, études à l'appui, celui qui se présente volontiers comme un médecin « en transition » nous alarme sur un double non-sens des services de soins aujourd'hui : alors que ces derniers participent à 6,7% des gaz à effet de serre, leur véritable contribution à l'amélioration de la santé de la population ne dépasserait pas les 15% (les autres déterminants étant le patrimoine génétique pour 20-30%, mais surtout les conditions socio-économiques et environnementales - c'est-à-dire notre manière de vivre ensemble, de faire société!).

Dès lors, il paraît urgent de repenser notre approche aux soins et à la santé dans leur globalité. C'est pourquoi Christopher Richard s'aligne sur les propositions de l'Académie suisse des sciences qui a plaidé récemment en faveur de « services de santé suisses durables dans les limites planétaires »[33]. Dans cette optique, la **notion de santé et de bien-être seraient réinscrits dans une approche fondamentalement environnementale et écosystémique.** Enfin, cette refonte du système médical passe aussi par une profonde réflexion vis-à-vis des réelles causes des problèmes de santé : la plupart des maladies et autres problèmes de santé graves trouvent majoritairement leurs origines dans des problèmes

31 « Et si on imaginait un système de santé plus proche de nos besoins et de ceux de la Planète ? », Conviviabule #19.

32 Voir également le Conviviabule #24 sur des exemples de maisons de santé à Marseille et Genève

33 Gonzalez Holguera J., Senn N., « Pour des services de santé suisses durables dans les limites planétaires », SAMW, 2022. Voir également ce rapport mentionné par Christopher Richard et qui plaide pour un nouveau paradigme de la santé : Balavoine M., Kiefer B. « Vers un autre système de santé », 2019.

sociétaux, et donc politiques (pollution, addiction, précarité, violence, etc.). En d'autres termes, nous suggère Christopher Richard, plutôt que d'« investir » autant dans des soins en « bout de chaîne », pourquoi ne pas placer la priorité en amont, notamment dans les politiques de prévention ? Si la thématique de la santé n'est pas mentionnée frontalement dans le second manifeste convivialiste, c'est aussi et probablement parce qu'elle est le résultat de nos politiques et modes de vie – comme l'exemple de la pollution ou des contaminations, où l'individu est d'abord victime du paradigme de l'industrie capitaliste. Il n'empêche que les conséquences sur la santé restent un excellent levier d'action pour alerter et mobiliser les citoyen·nes.

DES ANTHROPOLOGUES QUI DÉNONCENT LE PATRIARCAT ÉCOCIDE

Après l'apiculture, la biologie et la médecine, ce sont l'anthropologie et le genre qui ont été au cœur du sixième conviviabule et de l'intervention **d'Ellen Hertz**[34], **professeure à l'institut d'ethnologie** de l'Université de Neuchâtel. Elle est venue y présenter le numéro 40/2 de la revue *Nouvelles questions féministes*, (NQF), fondée il y a plus de quarante ans par Simone de Beauvoir et Christine Delphy. En tant que membre du comité de rédaction franco-suisse mais aussi en tant que citoyenne, Ellen Hertz est venue nous parler du lien entre genre et environnement, que la revue a explicitement voulu souligner en donnant le titre « Androcène » à ce numéro spécial.

34 « Et si le patriarcat arrêtait de réchauffer le climat ? », Conviviabule #6.

Ce néologisme découle de celui d'« anthropocène », terme aujourd'hui répandu pour désigner l'homme comme principal responsable de l'ère bio-géologique dans laquelle nous vivons. Toutefois, la désignation de l' « homme » en tant qu'humain générique apparaît dépolitisée et dé-historicisée du contexte dans lequel la planète s'est vue transformée. En effet, il semble plus juste d'analyser l'influence humaine sur l'environnement à travers des prismes plus ciblés, comme par exemple la période débutant à la révolution industrielle et dont les pays anglo-saxons furent et sont encore aujourd'hui les principales locomotives. On peut alors proposer d'autres préfixes que celui d'anthropo-, comme celui de capitalocène, d'anglocène ou de plantationocène (ère qui débute avec les colonisations des Amériques)[35].

C'est donc dans cette effusion intellectuelle de concepts que le dernier numéro de NQF a proposé le terme d'*androcène*, qui désigne ici l'influence du système patriarcal sur l'environnement. Mais Ellen Hertz nous prévient d'entrée : il ne s'agit pas de « réduire » la problématique de l'environnement, du climat ou de l'écologie à des problématiques de genre. Plutôt, il est question d'intégrer celles-ci au tableau déjà complexe et hétérogène des différentes causes qui influent sur notre présent et notre avenir. Par ailleurs, pour Ellen Hertz et les contributeur·ices de la revue, **ce sont d'abord les modèles de masculinité qu'il faut analyser, dont certains produisent des comportements collectifs particulièrement anti-écologiques tout en nourrissant une certaine vision de la masculinité**[36]. Ellen Hertz cite en

35 Ellen Hertz cite et recommande deux lectures à ce propos : L'événement Anthropocène de Christophe Bonneil et Jean-Baptiste Fressoz (Seuil, 2013) ; et L'anthropocène contre l'histoire d'Andreas Malm (La fabrique, 2017).

36 Voir par exemple ce que la chercheuse Cara Daggett a nommé la « pétromasculinité » dans son dernier livre éponyme (Wildproject, 2023).

exemple l'article de Bénédicte Fontaine qui relate son terrain ethnographique au sein d'un cercle d'affaires bruxellois où de riches et influents hommes d'affaires, entrepreneurs et conseillers se côtoient régulièrement. Dans un entre-soi masculiniste, blanc et capitaliste, ce cercle symbolise et matérialise à la fois « un des lieux dans lesquels les membres produisent et reproduisent leur sentiment d'appartenir à une élite et renforcent, les uns pour les autres, le sentiment que cette place est méritée en vertu de leurs qualités individuelles » (p. 103). Mais ce qui intéressait particulièrement la chercheuse était le rapport de ses membres à la mobilité et à l'environnement, notamment à travers la place de la voiture dans leurs pratiques, représentations et discours. Même la voiture électrique, qui pourrait laisser envisager une forme de rupture vis-à-vis des normes masculines, prolonge et reproduit « une vision de l'économie et de la mobilité qui profite largement aux hommes des classes dominantes » (p. 111). C'est ce que l'autrice appelle une masculinité « écomoderne ».[37]

C'est d'ailleurs l'occasion de mentionner un autre Conviviabule, à savoir celui animé par **Pascal Gygax**, **psycholinguiste** à l'Université de Fribourg. Grâce à un exposé historique et scientifique, il nous montre comment le langage découle d'une construction genrée, et comment les pratiques langagières et normées du quotidien tendent à reproduire une inégalité dans les représentations que nous partageons. En réponse aux nombreuses réticentes vis-à-vis des « nouvelles » pratiques langagières écrites et orales, il rappelle à cet égard que le masculin n'a par exemple pas toujours eu une place dominante dans la langue, et que certains termes ou pratiques (accords de proximité, féminisation des métiers) ont déjà existé par le passé. Son

37« Et si notre monde ne tournait plus autour des hommes ? », Conviviabule #3

intervention constitue en ce sens une écoute que nous vous recommandons pour enrichir nos connaissances sur le genre.

LE PROCÈS PÉNAL COMME OUTIL MILITANT

L'intervention qui suit est un petit peu différente des précédentes. Elle ne se présente pas sous la forme d'un engagement citoyen (ni ne « dénonce » quelque chose), mais la thématique contribue sans aucun doute à visibiliser certaines luttes que nous estimons utiles. **Marie Desaules**[38], **doctorante en droit** à l'Université de Neuchâtel, rédige une thèse sur **l'utilisation du procès pénal comme outil militant et stratégique.** À travers une présentation claire et concise, elle est revenue sur les différentes manières d'utiliser le droit en faveur de la lutte pour le climat, un phénomène de « judiciarisation des causes climatiques » observé depuis les années 2000 et qui s'est intensifié ces dernières années. Sa présentation était suivie de la projection du film-documentaire *État de nécessité* (2022)[39] de Stéphane Goël, qui suit les procès d'activistes suisses pour le climat et poursuivis pour des actes de désobéissance civile.

Dans ce contexte, Marie Desaules nous explique la différence entre une utilisation pro-active du droit (lorsque le droit est mobilisé en premier par la société civile), et les mobilisations réactives du droit (quand c'est l'État qui initie une action en justice), qui concernent les procès pénaux qu'elle étudie. Et, bien que les résultats ne puissent encore être présentés comme positifs, le développement de ces stratégies judiciaires en parallèle d'autres stratégies militantes montre que le

38 « Et si le procès pénal était utilisé comme outil militant ? », Conviviabule #20.

39 Le film est disponible gratuitement sur la plateforme Play Suisse : https://www.playsuisse.ch/detail/1903791?utm_origin=sharing&locale=fr.

combat pour la planète ouvre des arènes d'affrontement avec les autorités, les institutions et les entreprises accusées de ne rien faire ou même d'aggraver la situation climatique.

Par ailleurs, Marie Desaules nous décrit également comment l'ensemble de ces stratégies, même quand elles ne sont pas gagnantes directement, ont une influence positive parfois indirecte, notamment sur l'opinion publique et sur les politiques publiques.

Comme ce fut le cas précédemment dans ce texte, nous terminons cette partie avec une présentation qui s'inscrit moins dans l'esprit convivialiste souhaité, mais dont la critique constructive renforce assurément les objectifs de ce guide. Il s'agit en l'occurrence de l'intervention du **chercheur en psychologie Pascal Wagner-Egger** sur les croyances, notamment celles liées aux théories du complot[40]. Son intervention a le mérite de présenter clairement et avec richesse l'état des recherches scientifiques sur le fonctionnement psychologique et social des croyances. Toutefois, il nous a semblé que celle-ci manquait de propositions de pistes pour dépasser les clivages sociétaux, qui ont notamment pris une ampleur nouvelle depuis la globalisation des réseaux sociaux. À l'heure où les questions de cohabitation et de vivre-ensemble sont au cœur des préoccupations de notre avenir, des perspectives plus solidaires auraient sans aucun doute rendu ce Conviviabule plus à propos.

40 « Et si on croyait un peu moins ? », Conviviabule #8.

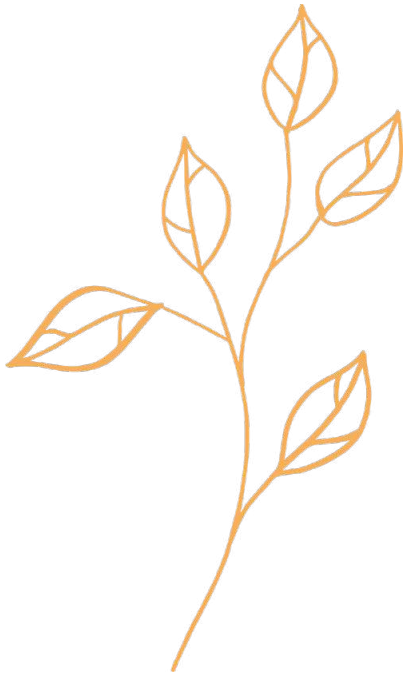
Bulle à outils #4

✓Mes valeurs et engagements citoyens peuvent-ils remettre en question la façon dont mes compétences sont utilisées dans le monde du travail ?

✓ **Quelles sortes de « dépassement de fonction » puis-je enclencher pour contribuer aux transitions que je souhaite voir se réaliser ?**

Il est à noter que ces questionnements sont souvent accompagnés ou motivés par des formes de transition « intérieure » (dernière dimension du modèle des quadrants), rappelant que la ou les transitions ne mobilisent rarement qu'une seule dimension.

6. LA TRANSFORMATION INTÉRIEURE COMME FORME DE TRANSITION



Nous abordons maintenant la dernière partie de ce guide, qui évoque également la dimension la plus « personnelle » des Conviviabules, **le quadrant individuel-intérieur**. Avec un accent mis sur le chemin « intérieur » qui a motivé la réflexion et les actions de nos intervenant·es, nous souhaitions attirer le lecteur ou la lectrice sur la **capacité émancipatrice que des transformations intimes peuvent produire.**

APPRENDRE PAR L'EXPÉRIENCE DU CORPS

Nous débutons avec l'intervention de **Clem « Klimte » Künzler**[41], qui est anthropologue et nous a présenté une partie de son travail de mémoire[42]. Deux sujets animent et entremêlent sa présentation : **la non-binarité**, à travers laquelle Klimte se reconnaît, et les ateliers Drag Kings, qui ont été le sujet de son travail universitaire.

« LE GENRE C'EST COMME UN BASSIN DANS LEQUEL NOUS NAGEONS TOUXSTES »

déclame-t-iel dans un des deux textes de slam récités en introduction de sa présentation. Et dans cette infinité d'identités possibles, Klimte ne s'identifie ni comme homme, ni comme femme, mais plutôt entre, identité qu'iel aborde avec

41 « Et si on commençait à penser de manière non-binaire ? », Conviviabule #10.

42 Le mémoire de Clem Künzler a été publié sous la forme du 19ème numéro de l'Ethnoscope, une série spécifiquement dédiée à la publication des meilleurs travaux de mémoire à l'institut d'ethnologie : https://www.unine.ch/ethno/es/home/publications/ethnoscope.html.

brio dans le premier texte slamé de sa présentation, intitulé « Dans l'espace intertexte ».

C'est en 2016 que l'anthropologue commence à s'intéresser aux Drag Kings – des personnes qui expérimentent, notamment à travers des ateliers, ce que ça fait que d'être « dans la peau » d'un homme. Klimte précise d'entrée qu'il ne s'agit pas d'un spectacle, mais plutôt d'une « expérimentation corporelle et de réflexion sur le genre ». L'anthropologue définit le Drag King comme « une personne qui performe intentionnellement un personnage d'homme, en en faisant une performance sur les masculinités et le genre ». Cette pratique n'est donc pas liée à l'identité de genre ni à l'orientation sexuelle. Plutôt, il s'agit d'une incarnation, d'un jeu basé sur les stéréotypes et les imaginaires liés aux hommes. Klimte rappelle d'ailleurs que ces stéréotypes sont avant tout des constructions sociales.

Mais comment dès lors fait-on pour performer un homme ? Outre certaines méthodes de transformation déjà connues du grand public comme les fausses moustaches ou barbes, d'autres appellent à plus d'imagination : il est possible par exemple de se bander le torse pour avoir une posture plus droite, ou encore de reproduire la présence du « paquet » de l'entre-jambe masculin. D'ailleurs, tout ce travail de transformation est collectif : d'une part, un temps d'appropriation est toujours nécessaire au début, d'autre part le regard et le comportement des autres participent à modifier la perception que l'on a de soi. Klimte précise à cet égard les vertus transformatrices de ce travail d'intériorisation :

« On imite les personnes qui ont du pouvoir dans la société et on intègre des manières d'être corporelles qui sont des figures de pouvoir – écarter les jambes dans l'espace public, se tenir droit. Mais quand on rentre à la maison, on a toujours notre

identité de base, et on a intégré ce nouveau savoir. Donc en passant par le Drag King on intègre des nouvelles manières d'avoir du pouvoir ou de la confiance en soi ».

Et ces expériences transformatrices s'inscrivent généralement dans des questionnements et à travers des changements de pratiques qui peuvent se développer avant ou après ces ateliers. Ces observations et ressentis personnels, que Klimte a aussi rassemblés dans un journal à la fois intime et ethnographique, vont dans le sens d'une des questions qu'iel s'était posé·e à l'aune de ce travail : **comment peut-on apprendre avec et grâce à notre expérience corporelle et sensorielle ?** Quelles transformations se produisent ? En ce sens, le travail de Klimte et les ateliers qu'iel décrit sensiblement matérialisent le pouvoir de la transformation intérieure. De sa position d'anthropologue et de personne non-binaire à la méthodologie queer qu'elle a choisi d'utiliser pour mener son terrain de recherche et d'exploration, iel nous convainc de la nécessité de « casser le côté binaire » de beaucoup d'aspects de notre vie et de la société en général.

... ET PAR CELLE DU VOYAGE

Dans un autre registre, **Fanny Howald**[43] est venue raconter son **« cyclo-voyage »** de trois mois au Japon. Passionnée de vélo et de voyages mais surtout freinée par la procrastination, elle entame son récit en expliquant comment elle a d'abord appris à « découper son mammouth de la procrastination »[44] en petites étapes et objectifs moins décourageants. Elle s'est ainsi équipée d'outils de pensée pour avancer dans son

43 « Et si on voyageait léger ? », Conviviabule #22.

44 En référence au livre de Wendy Jago, « Comment faire bouger son mammouth… et ne plus procrastiner » (Marabout, 2013).

voyage sans se laisser submerger par la peur. Mais ce qui lui a surtout permis d'avancer malgré tous les imprévus et mésaventures qu'un voyage solitaire de trois mois peut comporter, ce sont les nombreuses et enrichissantes rencontres qui ont jalonné son parcours. Et même dans les situations où elle ne partageait aucune langue commune avec ses hôtes, Fanny Howald ressortait renforcée de ces rencontres. En d'autres mots, **elle a accepté d'embrasser la dimension éphémère du voyage et des rencontres** :

« JE PENSE QU'EN AYANT CETTE CONSCIENCE QUE MON VOYAGE POUVAIT S'ARRÊTER À N'IMPORTE QUEL MOMENT, JE LE VIVAIS AVEC ENCORE PLUS D'INTENSITÉ ».

Elle a également raconté comment le fait d'être une femme qui voyage seule n'est pas perçue de la même manière qu'un homme. Des regards et des jugements dont elle a l'habitude, le Japon n'étant pas son premier voyage en solo. C'est d'ailleurs un constat qu'elle a eu l'occasion de partager avec les autres voyageuses qu'elle a rencontrées : les femmes doivent faire face à plus d'obstacles pour avoir le droit d'accéder aux mêmes rêves que les hommes.[45] Au final, ces différences de traitement ont une conséquence concrète sur le poids de la charge mentale qu'il faut supporter. « Ce qui est difficile des fois, c'est de gérer la peur que les autres projettent sur nous » dit-elle en référence aux biais de genre dans « l'éducation à la peur » entre garçons et filles. Cette réflexion

45 Une observation qui fait écho à l'ethnographie des hommes d'affaires qu'Ellen Hertz avait mis en avant lors de son intervention : la mobilité et ses conditions d'accès sont généralement un privilège masculin, par ailleurs peu conscientisé par les hommes. L'anecdote rapportée par Fanny est à cet égard parlant : elle raconte en effet que les cyclo-voyageurs, lorsqu'ils se rencontraient, ne posaient pas les mêmes questions qu'aux cyclo-voyageuses : « Eux c'était : Ah combien de kilomètres t'as fait ? Comment tu fais pour te nourrir ?, etc., alors que moi c'était : T'es toute seule ? et T'as pas peur ?, c'était les deux questions qui revenaient tout le temps ». Elle précise d'ailleurs que ces questions reviennent également lorsqu'elle discute en Suisse de ses voyages passés ou à venir, preuve en est que les constructions et idées reçues liées au genre sont globales.

fait d'ailleurs partie du message qu'elle aimerait transmettre : le voyage n'est pas réservé à la gente masculine et il est tout à fait possible pour une femme d'entreprendre la même chose.[46]

Enfin, dans une dimension plus artistique, nous ne pouvions terminer cette section sans mentionner brièvement l'intervention de **Christian Lutz**[47], **photographe** venu partager ses travaux sur le populisme, et celle de l'écrivain **Robin Corminboeuf**[48], invité à présenter **son premier roman**, *Un été à M.* (Paulette Éditions), récit intime et personnel sur le parcours adolescent du narrateur dans la campagne romande. Tous deux auraient sans doute mérité plus de développement dans cette dernière partie. Le premier par son approche mêlant regards ethnographique, artistique et intimiste (à l'image de Nora Rupp) sur les différentes formes de « colères qui montent » ; le second par les questionnements sur le genre et la construction identitaire qu'il propose et aborde. Ils contribuent à cet égard aux différents témoignages qui croisent parcours intérieur et contribution collective.

46 Elle recommande par ailleurs une lecture qui l'a grandement inspirée : Les femmes aussi sont du voyage : L'émancipation par le départ, de Lucie Azema (Flammarion, 2021).

47 « Et si on observait la colère qui monte ? », Conviviabule #9.

48 « Et si on lecture-canapait ? », Conviviabule #21 (en partenariat avec l'association Divan Dimanche).

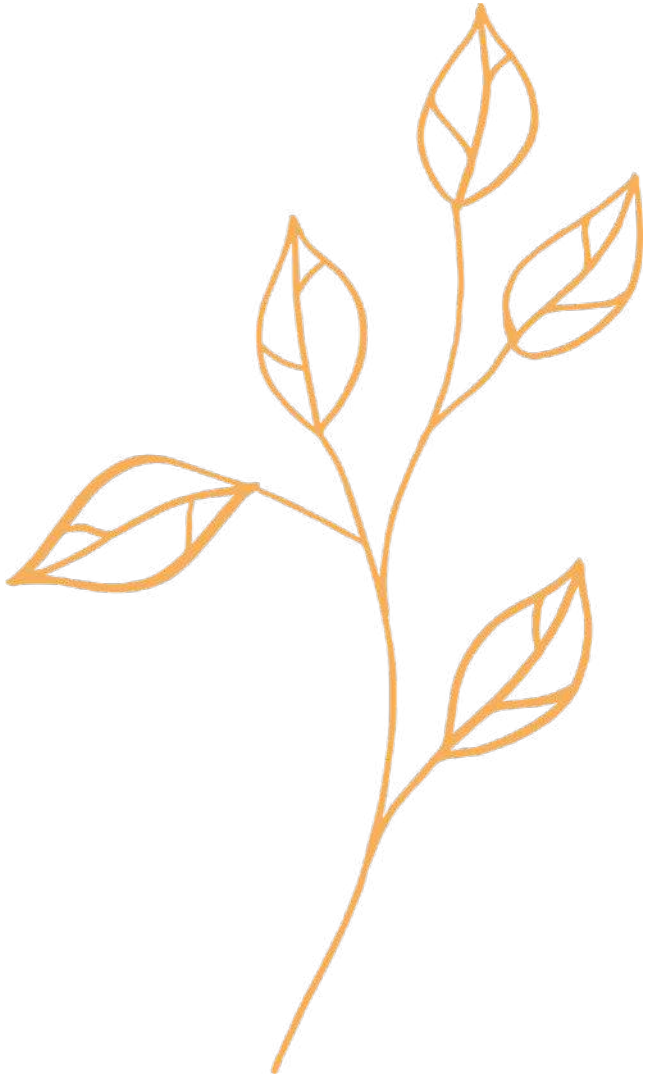
Bulle à outils #5

✓**Comment les questionnements et transformations intérieures que je ressens sont-elles liées à des enjeux collectifs ?**

✓**En quoi la transition personnelle que je vis peut-elle participer à la construction d'un meilleur vivre-ensemble ?**

Si seule la personne qui se pose ces questions peut en connaître la réponse, nous sommes du moins persuadé-e-s que les bénéfices de ce genre de posture ou d'engagement individuel contribuent à façonner, à créer un avenir transformé et désirable.

7. CONCLUSIONS



Nous voilà arrivés au bout de ce guide pratique. La diversité de ressources que nous avons mobilisées nous a mené à faire des choix tant dans la profondeur de leur présentation et analyse que dans la catégorisation que nous leur avons assignée. Celle-ci est évidemment sujette à débat, car il s'agissait moins de les fixer à une thématique qu'à les situer dans un fil rouge qui se voulait le plus agréable et le moins déroutant possible pour les lecteurs et lectrices. Présenter ces interventions pour en souligner les convergences tout en tissant des liens avec les thèmes du convivialisme et de l'imagination demande forcément de la flexibilité et de l'ouverture d'esprit. Au-delà de ces choix d'écriture, de mise en scène et d'analyse, il s'agissait également de pouvoir en tirer des ressources-clés, à la fois indépendant et lié aux principes convivialistes. Ce processus nous a permis de dégager cinq boîtes à outils qui nous paraissent compléter ou du moins enrichir la recherche d'un monde post-néolibéral, et qui concluent chaque partie de ce guide.

La première incorpore les principes du convivialisme et du pouvoir de l'imagination pour les intégrer sous forme de réflexions pragmatiques.

La deuxième partie souligne l'importance d'engager des modèles politiques, économiques et écologiques en rupture avec le système actuel, qui peut être décrit comme néolibéral

et écocide. Les transitions économiques, sociales et écologiques ne permettront un monde convivialiste que si elles intègrent des changements plutôt que des continuités dans les différents rapports de force qui structurent nos sociétés.

La troisième partie s'arrête sur les expériences réelles et imaginaires de vivre-ensemble, et sur différentes manières et possibilités d'habiter le monde de demain. Des zones à défendre aux coopératives d'habitation, ces modèles alternatifs appellent à repenser les règles, normes et attentes de la vie en communauté.

La quatrième proposition met en avant le dépassement de fonction que des individus avec des connaissances et statuts reconnus peuvent mobiliser pour porter une voix citoyenne et débloquer des leviers d'action. Si ces personnes sont rarement porteuses d'un pouvoir décisionnel, la portée de leur implication dans des discours et pratiques qui remettent en question le statu quo de leur discipline ou de leur champ d'action peut avoir de réels effets, notamment sur l'opinion public. Ce sont en quelques sortes des « lanceurs d'alerte citoyens ».

Enfin, la cinquième et dernière partie aborde les transitions intérieures et questionne leurs capacités à influer sur l'environnement extérieur. Comme les propositions précédentes, ces transitions appellent en fait à des ruptures, à la fois structurelles et personnelles, dans les représentations, pratiques et discours qui participent au maintien d'un ordre non seulement néolibéral, mais également écocide et patriarcal.

Par ailleurs, d'autres Conviviabules sont à venir, et avec cela, nous le souhaitons, d'autres propositions viendront enrichir celles présentées jusqu'ici. Avec toute cette matière théorique

et pratique, nous espérons que le lecteur ou la lectrice se sentira inspiré·e par l'une ou l'autre de nos proposition et, qui sait, aura l'envie de contribuer d'une manière ou d'une autre à la constitution d'un monde convivialiste.

Ce guide a été rédigé à l'occasion du **25e Conviviabule** en novembre 2023 par Alexandre Da Costa, diplômé en sciences sociales, avec comme objectif de créer un outil théorique et pratique, à l'attention des personnes et associations qui veulent agir en faveur d'une transition écologique et solidaire, et convivialiste.

www.conviviabule.ch